



Les forêts ne sont que très rarement sombres. Notre âme doit être déjà d'une humeur bien sombre pour recevoir de la forêt une impression de tristesse. Même une pluie persistante, surtout elle, n'assombrit pas les forêts, ou alors c'est qu'elle assombrit tout. Le soir, oh, comme les forêts sont alors pleines de charme ! Quand, survolant le vert foncé des arbres et des clairières, les nuages prennent un rouge vif et un rouge foncé et que le bleu du ciel est si extraordinairement profond ! Alors, pour celui qui regarde et qui vient d'arriver, la rêverie est une obligation programmée depuis longtemps. Alors l'homme ne trouve plus rien beau, parce que c'est beaucoup trop beau pour ses sens. Il se laisse donc, impuissant et saisi comme il l'est par l'émotion, regarder par le profondément beau plutôt qu'il ne le regarde lui-même. Le rôle du regard est alors inversé, permuté.

Robert Walser, « La forêt », in *Les Rédactions de Fritz Kober* suivi de *Histoires* et de *Petits essais*, traduit de l'allemand par J. Launay, Gallimard, éd.